

E. G. SCOTT
POUR
LE
PIRE



« Le suspense qui fait passer *Gone girl*
pour la romance du siècle. »

Entertainment Weekly

Pygmalion 

Pour le pire

E.G. Scott

Pour le pire

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Arnaud Mousnier-Lompré*

Pygmalion 

Titre original : *The Woman Inside*
Publié en accord avec Dutton,
une marque de Penguin Random House LLC

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2019 by E.G. Scott.
© 2020, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française.
ISBN : 978-2-7564-2898-7

À nos parents.

Prologue

Avec un sourire de vainqueur, il monte dans sa BMW rouge sang ; elle démarre en ronronnant, et le bruit des gravillons qui crissent sous ses roues me rappelle la première fois qu'on m'a conduite ici. Les circonstances n'étaient pas du tout les mêmes ; il n'était pas prévu que je m'en aille.

Cette nuit-là, privée de ma vue par l'obscurité, je comptais sur mes autres sens pour m'indiquer où il m'emmenait. La brise qui soufflait dans les arbres pouvait provenir de l'océan ténébreux et mêlait l'odeur des pins au goût du sel. Mon cœur avait manqué un battement quand j'avais senti la voiture ralentir et entendu les pneus écraser les cailloux ; quand nous nous étions arrêtés, j'ignorais à quel point ma vie allait changer.

Le son familier du klaxon me ramène devant la maison. Je fais au revoir de la main, et les trois carats jaune vif étincellent à mon doigt sous le soleil de l'après-midi ; la voiture accélère en soulevant une vague de petits cailloux lisses. Il tourne la tête et me fait un clin d'œil ; son beau profil du côté conducteur

s'amenuise avec la distance et finit par disparaître. J'ai l'impression que je le reverrai.

Je franchis le seuil et souris en refermant la porte sur le monde extérieur. Que d'événements pour m'amener à cette étape de mon existence ! C'est ici que je vis désormais.

Je m'immerge dans la splendeur. Ce qui m'entoure aujourd'hui contraste de façon spectaculaire avec le décor qui se dressait autour de la dalle glacée sur laquelle je gisais cette nuit-là, à peine vivante. La cheminée traversante en pierre monte vertigineusement jusqu'au plafond de cathédrale et au-delà ; les nombreuses fenêtres créent un ravissant effet de prisme sur les planchers. Pendant quelques minutes, je demeure immobile à l'entrée du hall, perdue dans ma contemplation. Le premier étage, entièrement visible du rez-de-chaussée, évoque le chœur d'une église et le vestibule une chaire.

Je traverse les pièces les unes après les autres en notant lentement tous leurs détails. Je revois la dernière fois où je me suis trouvée ici, dans le noir, souffrant le martyr, sans savoir si j'allais m'en tirer. Chaque centimètre que je parcours prend aujourd'hui une nouvelle signification ; je caresse de la main des bois, des pierres et des granites soigneusement sélectionnés et j'ôte mes chaussures pour sentir les textures merveilleusement diverses sous mes pieds.

Je passe devant la porte du sous-sol, et je sais qu'il faudra peut-être longtemps avant que je puisse emprunter ces marches sans songer à la première fois où je les ai gravies dans l'obscurité. Mais je suis heureuse d'être de retour, et selon mes conditions.

J'ai décidé de laisser les pièces du bas dans le noir et fermées à clé ; c'est désormais l'heure d'entamer une nouvelle vie.

Une odeur de nettoyant industriel imprègne l'air ; toute trace de ce qui s'est passé a été effacée. Peu importe ; c'est le témoignage du combat difficile que j'ai dû mener. La maison est silencieuse, paisible. J'éprouve une émotion nouvelle et durement gagnée, un bonheur calme, quelque part entre mon cœur et ma gorge.

Paul est partout, dans les planchers en cerisier, dans les poutres en pin du plafond, dans la vaste baie vitrée qui prend tout l'arrière du bâtiment et qui ouvre sur un décor de forêt dense dominé par le ciel. La maison n'a pas été construite pour moi, et c'est douloureux, mais elle a été bâtie avec amour – et en désespoir de cause.

Je ferme les yeux et je revois ma première nuit ici. Le bruit du moteur de sa voiture au ralenti, l'obscurité, mon rejet puis mon retour en grâce, nouvelle occasion d'accéder à ce que j'ai toujours désiré.

Les voies les plus sombres finissent par nous conduire à la lumière.

PREMIÈRE PARTIE

REBECCA

Après

Duff nous prévient de leur présence avant que la sonnette retentisse.

Paul quitte brusquement l'embrouillamini de nos deux corps nus pour enfiler un short de gym et un t-shirt ; je reste sous les draps frais, dos à lui. Malgré notre déception et notre insatisfaction communes, il me pique un baiser rapide avant de descendre accueillir les intrus qui interrompent nos ébats malheureux.

Le cœur qui cogne, j'enfile une robe de chambre puis j'attends que les visiteurs se dirigent vers la cuisine, suivis par Duff, notre terre-neuve tout excité, les griffes cliquetant sur le parquet puis sur le carrelage, pour me rendre sur le palier en haut de l'escalier. Invisible du rez-de-chaussée, j'entends les questions des nouveaux venus et les réponses calmes de Paul.

J'attends le signal pour le rejoindre, puis me répète un mantra à chaque marche : *On ne nous surprendra pas. On ne nous surprendra pas. On ne nous surprendra pas. Nous nous en tirerons.*

Mais j'ignore que l'arrivée de deux inspecteurs de police sera l'épisode le moins dramatique de la journée.

* * *

Je gagne ma vie en vendant des médicaments.

Ça paie extrêmement bien. Depuis vingt ans, j'apprends à connaître les médecins et à discerner ce dont ils ont besoin pour aider leurs patients à se sentir mieux ; je sais m'adresser à eux d'une façon qui leur procure une impression de supériorité et leur donne confiance dans mes propos et dans mes produits ; avec moi, les effets secondaires et les noms barbares deviennent poétiques. Je suis aussi capable de déterminer en quelques minutes quel médicament aura l'action idéale sur telle ou telle personne que je rencontre ; je sais surtout quelle alchimie pharmaceutique fonctionne le mieux pour moi : c'est important de bien se connaître.

Quand j'arrive à mon bureau, il est neuf heures passées, et les événements de la matinée m'ont déjà ébranlée ; j'ai le sentiment que nous nous sommes dominés du mieux possible, mais le doute et l'inquiétude persistent. Je me suis offert un autre tranquillisant durant le trajet pour retrouver un peu de calme.

La lumière rouge de mon téléphone clignote d'un éclat de mauvais augure. Mark m'a déjà demandé par courriel et, aussitôt après, par texto, d'aller le voir. Je lève les yeux et je l'aperçois debout à l'entrée de son bureau avec dans la main sa commande habituelle de chez Starbucks ; un employé négligent a écrit

« MARV » sur le gobelet, et je ne peux m'empêcher de rire malgré l'ambiance plombée. Il tient entre ses doigts son accessoire habituel, un cigare cubain éteint qu'il mâchouillera et imbibera de salive toute la journée jusqu'au moment où, rentré chez lui bien au chaud, il pourra enfin l'allumer. Ordinairement, il a l'air content de lui, mais aujourd'hui il a la mine grave. Il me fait signe de le suivre et tourne ses talons Gucci ; il aurait bien besoin d'un Xanax. Je ne lui jette pas la pierre : je viens d'apprendre qu'il a aussi des problèmes chez lui.

Je hausse les sourcils à son intention et dépose mes affaires dans mon fauteuil ; j'essaie de ne pas trop faire attention aux regards furtifs de mes collègues. Pour la plupart, ils suivent des traitements qui vont de l'Alprazolam au Zoloft, mais il y en a pas mal à qui je conseillerais d'augmenter les doses : ils forment un groupe singulièrement abattu étant donné la pharmacopée dont nous disposons.

Je réprime l'inquiétude qui croît en moi depuis le passage ce matin des visiteurs inattendus, je me ressaisis en m'envoyant un demi Oxy que je fais descendre avec mon café. Toujours noir ; le lait et le sucre mènent tout droit au cimetière. Je me rends dans le bureau de Mark.

« Assieds-toi, Rebecca. »

Je remarque aussitôt qu'il ne ferme pas sa porte comme il le faisait les semaines précédentes lorsque les boxes se vidaient et qu'il s'efforçait de me convaincre des vertus « magiques » de la bouteille de vodka cachée dans son bureau, réputée transformer les mauvaises décisions en envies « irrépressibles » (comme celle de

se déshabiller en toute hâte). Malheureusement pour lui, je ne crois pas à la magie, et tant lui que la vodka me donnent envie de vomir ; mais il se montre plus insistant depuis le départ de Sasha, et, comme mes périodes de manque deviennent de plus en plus fréquentes et que mes réserves diminuent à une vitesse alarmante, j'ai de plus en plus de mal à refuser ses avances.

« Mark (je lui adresse mon sourire le plus faussement timide et j'enroule une mèche de mes cheveux autour de mon index), pourquoi cette mine grave ? »

Ça ne l'amuse pas ; il a même plutôt l'air en colère. Et je sais pourquoi.

Sa femme, qui, croyait-il, l'avait quitté trois semaines plus tôt, a en réalité disparu ; j'ignore encore s'il sait que la police m'a mise au courant. Si Sasha et moi étions vraiment amies au lieu de faire semblant, j'aurais peut-être une idée de l'endroit où elle se trouve ; mais je ne sais pas si j'aurais fourni cette information confidentielle aux inspecteurs de ce matin. En tout cas, je n'aurais jamais avoué à Paul ni à la police que son absence me laisse de marbre.

Son visage affiche une émotion qui ressemble à de l'inquiétude, mais son front se déplisse aussitôt ; ce n'est pas de ça qu'il veut m'entretenir. Je suis un peu étonnée qu'il continue à venir au travail alors que l'enquête bat son plein, mais je suppose que la routine du boulot l'apaise. Je comprends parfaitement qu'on ait besoin d'un environnement prévisible lors d'une crise ; Paul et moi réagissons exactement de la même manière.

Je voudrais compatir, mais je sais que c'est un mauvais mari : j'ai souvent écouté Sasha évoquer son apathie dans le vestiaire du cours de biking et mes collègues de l'open space échanger à mi-voix sur ses infidélités. Et, depuis des années, j'entends régulièrement le florilège de ses pires apostrophes de dragueur.

J'ai envie de lui parler de mes visiteurs du matin, mais je me ravise. Il boit son café à petites gorgées, l'air pensif ; son visage s'assombrit.

« Rebecca, je ne peux plus te protéger ; les gens posent des questions, et quelqu'un a fait parvenir à la direction une note anonyme disant que nous avons une relation "équivoque". J'ai droit à toutes sortes de menaces de la part des crétiens des RH. Je ne sais pas à qui tu as parlé, mais c'était une connerie monumentale ; dans le monde actuel, c'est moi qui vais finir par perdre mon job, pas toi, à cause d'une plaisanterie complètement nulle. En plus, certains s'interrogent sur ton accès aux échantillons médicaux. »

Il faut quelques instants à mes synapses en panique pour se reconnecter. L'effet résiduel de l'antalgique que j'ai pris ce matin me désoriente et me rend un poil paranoïaque ; comme je ne sais pas comment réagir, je hoche la tête et j'imite la mine grave de Mark.

« Tu es une excellente visiteuse médicale, ou du moins tu l'étais ; mais tu deviens négligente, et ça met la boîte dans une position gênante. Je comprends que tu aimes te défoncer ; moi aussi, mais tu consommes beaucoup trop d'échantillons et c'est de plus en plus visible. »

Merde. Je commence à voir où il veut en venir. L'image incongrue de Sasha surgit dans mes pensées ;

elle pédale comme une dératée à côté de moi, dans le cours de biking auquel elle participait tous les matins, qu'il vente ou qu'il neige, jusqu'au jour où elle n'est plus venue.

« Je ne prends rien en dehors de ce que tu me donnes, je te le jure. » Évidemment, c'est un mensonge.

« Tu travailles moins bien et tu te conduis bizarrement depuis plusieurs mois. Voyons, Rebecca, tu sais mieux que personne que ces saloperies ont des effets secondaires catastrophiques. Tu en prends trop, on dirait une débutante ; et, soyons francs, tu deviens un peu vieille pour rester visiteuse médicale. »

C'était bien de lui de remuer le couteau dans la plaie.

« Marc, tu sais très bien ce que je rapporte à la boîte et ce que je lui fais économiser... »

— Je t'en prie, Rebecca, j'ai des problèmes plus importants à régler ; je ne vais pas y aller par quatre chemins : tu es virée. Tu peux garder ta dignité et démissionner, partir tout de suite, sans attirer l'attention ; ou je peux déposer une plainte officielle concernant ton habitude de puiser largement dans les échantillons, et attirer sur toi une attention dont tu préférerais te passer. Je peux éviter que les RH ne te tombent dessus, à condition que tu n'en fasses pas un fromage. À mon avis, tu as tout intérêt à faire profil bas ; tu ne crois pas ? »

C'est lui qui a intérêt à ce que je démissionne : s'il me vire, il sait que j'ai de quoi balancer sur lui et que je peux baver aux RH sur ses « blagues idiotes ». Pire, je peux leur raconter ce que je sais de sa relation équivoque avec la vérité, car elle se rapporte à un certain

essai clinique au résultat catastrophique ; mais je pressens que ce détail me sera plus utile sous d'autres formes, et je décide de le garder bien au chaud. N'empêche que j'ai besoin de Mark plus qu'il n'a besoin de moi.

« Rebecca ? » Je m'apprête à exploser, mais il poursuit : « Ne fais pas de scène, sauf si tu tiens à rompre totalement notre arrangement en dehors du boulot. On en a fini ici. »

Sa façon de me faire la morale me coupe le souffle ; mais il ne me met pas à la porte sur-le-champ, et ça me soulage. Et je sais qu'attirer la lumière sur moi, et donc sur Paul par association, serait une bêtise crasse.

J'ai la tête qui tourne et j'ai un besoin urgent d'air frais. J'acquiesce, quitte mon siège pour rejoindre mon espace de travail et m'arrête un instant pour attraper mon sac à main. Je m'apprête à prendre mon ordinateur portable, mais Christina, l'assistante de Mark, vingt-cinq ans, une bouche de truite et affublée d'une robe qui aurait plus sa place dans un casino, se précipite et me l'arrache des mains.

« C'est à la société. » Son sourire de faux cul laisse voir des dents trop blanches. Elle m'a toujours eue dans son collimateur.

Je ne me retourne pas ; je sens leur regard posé sur moi, mais je réussis à ne pas perdre contenance jusqu'à l'ascenseur. Quand les portes se referment, je m'autorise un sanglot, aussitôt ravalé si violemment que j'ai l'impression que mes côtes vont se rompre.

Le temps de parvenir au rez-de-chaussée, je sais ce que je dois faire. Je vais peut-être devoir mentir un peu à Paul pour le convaincre de se rendre à

l'aéroport, mais la vraie question, c'est de savoir si je veux l'entraîner dans la nouvelle vie que j'imagine.

J'ouvre ma voiture, m'assois, boucle ma ceinture et mets le contact avant de relâcher ma respiration. J'ouvre la boîte à gants et je constate avec soulagement que mon passeport s'y trouve toujours après mon voyage de la semaine dernière à Washington ; je le range dans mon sac à main. Vais-je retourner à la maison faire mes valises ? Non, nous pourrons acheter ce qui nous manque une fois à l'abri hors des frontières. Nouveau départ, nouvelle garde-robe. Je me calme en songeant à la caresse tiède du soleil sur mon visage et sur mes épaules pendant qu'à coups de margaritas je fais descendre des analgésiques que je me suis procurés sans difficulté. Nous pouvons nous affranchir de tous nos problèmes en moins de cinq heures si je fais vite ; j'achèterai les billets en ligne en allant à l'aéroport, et première classe, s'il vous plaît ! Dieu sait que je l'ai mérité.

J'allume mon iPad et je constate avec soulagement qu'il lui reste 50 % de charge, ce qui devrait me suffire pour tout organiser. Je n'ai pas vérifié récemment notre solde et je ne sais donc pas exactement combien il y a sur notre compte d'épargne, mais c'est un peu au-dessus du million. J'ouvre l'appli Citibank et je m'y connecte avec nos identifiants communs.

Je manque de m'étrangler devant la somme ridicule qui apparaît. Je ne comprends pas. Je rafraîchis plusieurs fois l'écran, et le même chiffre reste. On est très loin du compte ; il y a sûrement une erreur. Je vais devoir aller à la banque. Je réprime un début de panique.

En sortant du parking au volant de ma voiture, je vois la Crown Victoria grise qui s'arrête ; le plus petit des deux occupants me jette un coup d'œil, et il me semble le voir marquer un temps d'arrêt ; mais je détourne promptement le visage et m'engage dans la rue. Dans le rétroviseur, j'observe la voiture qui se gare à l'emplacement que j'occupais ; je ralentis et je vois les deux silhouettes familières qui descendent du véhicule et qui se dirigent vers l'immeuble de bureaux.

La situation s'aggrave rapidement.

* * *

Je ne sais plus à quand remonte la dernière fois que j'ai traversé le vestibule de guichets automatiques pour pénétrer dans le désert de la banque, mais, lorsque l'écran du distributeur de billets affiche la même somme dérisoire, je n'ai plus le choix.

Le directeur de l'établissement assis en face de moi, le front perlé de sueur, a l'air extrêmement perturbé que j'aie demandé une intervention humaine ; visiblement, interagir avec une femme furieuse avant midi ne fait pas partie de ses fantasmes. 10 mg de Clonazépam toutes les trois heures jusqu'à la fin de ses jours lui feraient le plus grand bien.

Désolée, Jason, mais il est fini le temps où j'avais une pleine boîte de comprimés dans laquelle je pouvais puiser et dont j'aurais pu vous faire profiter pour faciliter l'entrevue. La nouvelle de mon éviction n'a qu'à peine commencé à se répandre, mais je me rends compte que je ne sais plus qui je suis sans mon job ; la prochaine fois qu'on me demandera : « Que faites-

vous dans la vie? », j'ignore comment je devrai répondre – et ce que je vais dire à Paul.

Pendant que Jason s'évertue à trouver mon argent en évitant de me regarder dans les yeux, je fais un retour sur les événements de la journée. Une jolie employée passe dans le couloir d'un pas nonchalant et lance un « bonjour! » d'une voix si haut perchée que j'ai envie de lui faire un croche-pied. Tu parles d'une bonne journée! On a les flics sur les talons, j'ai perdu mon emploi, nos économies ont apparemment disparu et mes réserves de médocs sont dangereusement basses. J'oscille entre l'incrédulité et la fureur noire.

Il s'éclaircit plusieurs fois la gorge avant de confirmer avec hésitation ce que je sais déjà ; sa voix couine à chaque mot. « Madame, le solde de votre compte est de 5 000 dollars ; je ne sais pas quoi vous dire d'autre. »

Il manque à peu près 995 000 dollars sur notre compte joint. Cette nouvelle, ainsi que la façon du banquier de m'appeler « madame », m'enrage ; l'affolement me taraude.

« Jason, pouvez-vous m'expliquer comment vingt ans d'économies ont fait pour s'évaporer brusquement? » Le volume de ma voix le fait tressaillir.

« Apparemment, le cosignataire a opéré un certain nombre de retraits et de transferts importants au cours des dernières semaines. » Il tire anxieusement sur son nœud de cravate.

Paul. C'est lui qui a eu l'idée d'ouvrir un compte commun le jour de notre mariage ; ainsi, nous pourrions acheter un jour la maison dont nous parlions depuis notre premier rendez-vous. Ma pression

sanguine dégringole. Finalement, Paul ne mérite peut-être pas de participer à mes vacances à durée indéterminée.

Je réprime l'envie de m'emparer de la plaque qui porte le nom de Jason sur le bureau pour l'enfoncer au fond de sa gorge adipeuse. Je ne lui explique pas non plus que j'escomptais vider le bas de laine en question avant de m'envoler pour très loin et qu'il vient de me rogner sérieusement les ailes.

« Je refuse cette explication, Jason. Comment mon mari aurait-il pu retirer tout cet argent sans mon approbation ni ma signature ? » Ma voix grondante me surprend moi-même.

Mon agitation suscite des coups d'œil dans notre direction chez certains collègues de Jason, qui ont l'air soulagés de n'avoir pas à s'occuper de moi. La transpiration perle à nouveau sur son front et sur sa lèvre supérieure. Alors qu'il pianote sur son clavier tout en étudiant son écran, les yeux plissés, les médicaments commencent à faire effet ; les produits chimiques noient mes récepteurs et calment légèrement ma nausée et ma panique ; le truc, c'est de ne pas lâcher la rampe. C'est dans mes possibilités.

À gestes lents, je tire un cachet parfaitement oblong de la poche de mon blazer et le dépose non-chalamment sur ma langue. Le goût chimique de la saccharine qui se dissout me reconforte sur-le-champ. Normalement, je ne prends pas tant de médicaments en début de journée, mais les événements de la matinée justifient quelques décisions un peu à l'ouest.

Distraitement, je me demande d'où a pu venir la « dénonciation anonyme » reçue par les RH ; je ne

m'étonne pas d'avoir des ennemis au travail : la question est de savoir lequel a agi. Je reviens à l'instant présent avant de me perdre dans mes interrogations. Ce mystère devra attendre.

Je parcours du regard l'étendue désolée de l'open space d'une banque. Quelques jeunes gens dans leur premier costume sont assis à leur poste de travail, le visage éclairé par en dessous par leur téléphone ; aux gestes qu'ils font, ils passent le temps à surfer sur le Web. Je me retiens de hurler quand Jason me dit en bégayant qu'en effet Paul, mon époux si responsable, si prévisible, si fiable, a effectué des prélèvements réguliers sur notre compte commun, et ce, hier encore.

Comme s'il avait lui aussi projeté de s'enfuir.

Jason s'excuse encore et propose de m'adresser par courriel une copie des dates et des montants des retraits ; j'acquiesce de la tête et j'émet un murmure qui ressemble à un « oui » tout en me ressaisissant assez pour quitter mon siège. Quand je me mets à marcher, je sens mes jambes trembler violemment sous l'effet de la rage.

Dans ma voiture, je m'entends fredonner sur la musique qui passe à la radio alors que ce n'est pas, je le sais très bien, une réaction normale à la matinée que je viens de vivre. Le ciel du printemps est aussi immense et clair que mes émotions, et je me rends compte qu'on est le 1^{er} avril ; ce doit être la plaisanterie ultime. Je cligne des yeux et je constate que je me suis garée dans notre allée sans garder aucun souvenir du trajet entre la banque et ma maison. Le temps fait des trucs bizarres aujourd'hui.

La voiture de Paul n'est pas là ; vu l'heure, c'était à prévoir. Par chance, il n'y a pas d'autre véhicule en

embuscade. Je change d'avis et ressors en marche arrière : mieux vaut que personne ne sache que je suis rentrée ; je prends le virage suivant et me gare derrière la maison dans une voie de service où ne passent que les gamins du voisinage à vélo.

Je pousse le portillon du jardin et je le referme derrière moi ; j'entends cliqueter le pêne.

Je traverse discrètement la pelouse, ouvre la porte de derrière et, par la cuisine, me dirige tout droit vers le canapé : c'est là que je trouverai son ordinateur portable. Duff se dresse d'un bond, ravi de me voir ; il fourre son museau dans mes mains et veut m'entraîner vers la cuisine où sa laisse est accrochée, mais je n'ai le courage que de lui faire une caresse sur son énorme tête.

Il se tourne, me montre sa large échine noire et blanche, et laisse tomber ses 70 kg à mes pieds, plein de son bonheur sans complication. Je l'aime, mais c'est avant tout le chien de Paul, et je m'enflamme en songeant à mon voleur, à mon menteur de mari. Je saisis Duff par le collier et le mets dehors par la porte du fond. J'ai besoin d'être seule pendant que je fais mes recherches. Il sicle un moment jusqu'à ce qu'un écureuil capte son attention, et il se précipite à l'autre bout du jardin.

Notre maison est simple : modeste pavillon à un étage, elle est un peu en retrait de la rue, sur un terrain à l'angle de deux voies, et une clôture en bois blanche entoure un petit jardin. Avec ses 140 m², ses deux chambres (dont une que Paul a transformée en bureau) et ses deux salles de bains, elle me donnait l'impression d'un palais quand nous y avons emménagé il y a dix

ans en laissant à Manhattan un 55 m² nettement plus cher.

L'époque où nous nous mélangions sans cesse a pris fin après quelques années à vivre sans porte ni espace personnel propre ; et puis Duff est arrivé, et, avec ses 45 kg à l'âge de six mois, nous n'avions littéralement plus de place dans notre lit.

Duff a peut-être joué le rôle d'ersatz durant une période où nous n'arrivions pas à nous décider à avoir ou non des enfants. Personnellement, j'en avais toujours voulu malgré mon angoisse profonde de les exposer aux blessures que j'avais reçues ; mon désir de fonder une famille heureuse a crû de façon exponentielle quand j'ai rencontré Paul, et la petite voix du doute s'est effacée derrière celle de l'espoir.

Mais, en fin de compte, c'est celle de Paul qui l'a emporté. Sa diatribe bien rodée sur les enfants qui mettent à mal les meilleurs mariages et qui ne servent la plupart du temps qu'à combler le sentiment de dévalorisation des parents a fini par me convaincre, et, pour le meilleur ou pour le pire, je l'ai laissé prendre les grandes décisions de notre vie. Mais il y a eu des moments où je me demandais si je finirais par partager son opinion ou si j'avais seulement peur de le perdre si je m'opposais à lui.

Après un brunch bien arrosé, une promenade nous a menés à passer devant l'animalerie du coin, et notre coup de foudre commun pour le bébé chien trompeusement petit n'était pas feint. En outre, prendre en charge l'éducation d'un chiot me paraissait un bon compromis. Ni lui ni moi n'avions grandi avec des animaux et nous avons toujours souhaité avoir un

chien ; baptisé Duff par Paul, il finira par peser plus que nous et par nous coûter le quart de notre loyer en nourriture pour chien, dernière goutte poilue qui fera déborder le vase et nous décidera à quitter la ville.

Il y a dix-sept ans, nous avons rempli un petit camion de déménagement du contenu de notre appartement et avons pris la direction de la ville natale de Paul, Stony Brook, sur Long Island, où un ami de la famille nous a proposé une première maison nouvellement bâtie pour un prix intéressant ; à cinq minutes à pied de la mer, avec un jardin qui fait deux fois la superficie de notre appartement, elle a tout pour apaiser rapidement, malgré son coût, notre bouleversement d'avoir quitté la grande ville. Tout va bien et l'avenir s'annonce encore mieux. Quelle erreur !

Je parcours du regard la cuisine qui donne sur le salon et je capte mon reflet dans le grand miroir doré acheté en braderie, il y a des années, et suspendu au-dessus de la cheminée. J'ai l'air à cran, les yeux hagards et gonflés comme si j'avais passé la nuit à sangloter, mes cheveux châtain ont perdu leur éclat et j'ai le teint cireux ; il arrive qu'on me décrive comme belle, mais certainement pas aujourd'hui. Je n'ai pas encore pleuré, mais je n'ai pas la larme facile.

J'estime que midi est une heure tout à fait convenable pour me servir un grand verre de boisson alcoolisée. L'effet de flou des comprimés commence à s'estomper et laisse la place à tout un tas d'émotions dont je n'ai pas l'usage pour l'instant, mais je me garde bien d'en reprendre avant au moins deux heures : je ne veux pas faire une overdose accidentelle, ça ferait trop plaisir à certains.

Nous ne sommes pas de gros buveurs, et, en guise d'alcool, il n'y a qu'une bouteille de champagne qui reste de notre dernier anniversaire de mariage ; c'est une bonne cuvée, de celles qui dépassent les 200 dollars et qu'on garde pour les très grandes occasions. Paul l'avait apportée pour notre dix-neuvième anniversaire avec une brassée de roses à longue tige et un bracelet en or de chez Tiffany ; moi, je n'avais rien préparé à lui offrir, à part une carte d'anniversaire minable que j'avais achetée en vitesse au drugstore en revenant de mon cours de gym. Gênée et un peu honteuse, je m'étais mise sur la défensive et je m'étais fermée. C'était le premier anniversaire depuis au moins quatre ans que nous ne sautions pas.

Il s'était écarté du scénario et m'avait humiliée.

Il s'était montré aimant et nostalgique alors que j'en avais été incapable, même pour lui faire plaisir : c'était la douche écossaise entre nous depuis qu'il avait perdu son entreprise, et nous avions quasiment cessé de nous toucher. Je prenais sans doute trop de médicaments, et ma libido était inexistante ; là où j'éprouvais naguère du désir et de la tendresse pour lui, j'avais l'impression de n'abriter que de l'agacement. Je lui avais dit que je ne tenais pas à me réveiller le lendemain avec une gueule de bois au champagne et que j'avais seulement envie d'aller dormir ; il l'avait pris de haut et avait répondu que, si la soirée était finie pour moi, il allait faire un tour en voiture. Je n'avais pas pensé à lui demander où.

Brusquement, les changements d'attitude de mon cher époux au cours de la semaine passée prennent un aspect beaucoup plus complexe, et un sentiment

oppressant de déjà-vu naît en moi ; des indices que j'écartais pour ne voir que mon intérêt s'imposent à moi avec une clarté effrayante. C'est étonnant comme nous pouvons effacer certains détails, pourtant manifestes, jusqu'à les rendre invisibles si nous y mettons toute notre volonté.

Je me verse un premier verre et l'avale cul sec. Je n'ai même pas songé à appeler Paul en sortant du travail ; en principe, c'est vers lui que je devrais me tourner en cas d'urgence, surtout avec tout ce qui m'est arrivé avant aujourd'hui. Le téléphone est à côté de moi, mais il me paraît hors de portée. Je ne peux pas lui dire que j'ai été virée, sinon ce sera une avalanche de questions, et il accusera les médicaments, je le sais. Il aurait raison, mais il ne doit pas le savoir.

Je n'aurais jamais dû tolérer l'attitude de Mark, mais, après notre dérapage et la nuit que nous avons passée dans notre chambre, je l'ai laissé faire, voire je m'attendais à ce qu'il dépasse les bornes ; de façon perverse, j'ai fini par avoir besoin de son attention pour me motiver au boulot et ne pas penser à ce qui se passe chez moi. Et puis il y avait des motivations pratiques, chimiques, auxquelles il avait accès et qu'il me fournissait.

Une part de moi-même se rendait compte que mon numéro de visiteuse médicale vieillissante allait connaître une fin rapide, et qu'aucune injection n'y changerait rien ; mais c'est le pire moment où ça pouvait arriver. Le problème, ce n'est pas seulement les échantillons que j'ai détournés : c'est mon âge et la concurrence. Et mes résultats qui baissent. Et ce que je sais sur Mark.

Les nouveaux médecins demandaient une nouvelle génération de visiteurs médicaux, et les relations gagnées à la sueur de mon front avec des praticiens fidèles quoique parfois un peu lestes parvenaient à leur terme naturel ; ils prenaient leur retraite les uns après les autres et laissaient la place à des trentenaires ambitieux tout juste sortis de la fac de médecine. Ces derniers inondaient la ville et sa banlieue de cabinets prospères où grouillaient les angoissés, les apathiques et les impuissants. Avec leur idéalisme et leurs façons de faire dernier cri, c'étaient les seuls encore assez néophytes pour accorder toute une heure de leurs journées de fous aux jeunes et belles visiteuses et passer commande de nouveaux produits pour s'assurer qu'elles reviendraient. Mon carnet de bal est de moins en moins rempli.

Le champagne me fait agréablement tourner la tête, et je me mets à quatre pattes. L'ordinateur portable de Paul posé sur le mien, j'avale une rasade de Veuve-Clicquot avec des gestes exagérément délicats, je remonte mes cheveux et je pousse un soupir comme si on m'observait. L'aristocrate dans toute sa splendeur. Étant donné nos rapports jusqu'ici, on pourrait croire que ce n'est pas la première fois que j'espionne Paul – techniquement, d'ailleurs, ce n'est pas la première fois. Et moi qui croyais bêtement que nous avions laissé ce genre de pratiques derrière nous ! C'est incroyable la vitesse avec laquelle la confiance s'est changée en une relation discrètement tendue.

J'entre sans mal : je connais tous les mots de passe de Paul. Ce sont toujours les mêmes, mon surnom ou notre date d'anniversaire. J'examine la photo de son

bureau ; elle date des premières années de notre mariage, l'été où nous nous sommes installés dans East Village et où nous avons commencé à travailler sérieusement pour mettre de côté de quoi nous offrir l'existence que nous désirions tant, sans nous laisser freiner par la peur ni par le doute – deux gamins innocents, béats devant leur vie à venir et fous l'un de l'autre. Je m'étonne vaguement qu'il ait choisi une photo de nous ; l'océan anonyme qui me sert de papier peint paraît bien léger en comparaison. Je me reconnais à peine : mes yeux sont brillants, mon visage lisse ; je souris à Paul au lieu de regarder l'objectif. Lui est de face avec un sourire si grand qu'il semble s'étirer devant mes yeux ; il a moins vieilli qu'il n'aurait dû. Dans cette version de lui, il est plus svelte, son front est moins dégarni, et ses cheveux ne sont pas encore poivre et sel. J'examine le beau visage que j'ai regardé plus souvent que le mien, et je n'y reconnais rien.

Je clique sur sa messagerie, je prends une longue inspiration et je m'apprête à faire de nouveau connaissance avec mon mari.

2

PAUL

Avant

Ma femme et moi ne mentons pas de la même façon ; c'est une de ces petites informations qu'on acquiert après deux décennies ou presque de mariage. Personnellement, j'ai tendance à être inventif pour ce qui est des détails ; elle, en revanche, pratique l'omission sélective.

Quand Rebecca et moi nous sommes rencontrés, nous présentions à peu près le même nombre de stigmates, et je pense que, pour nous deux, le mensonge est une forme de maîtrise : nous cherchons à gérer notre passé en reconfigurant notre présent. C'est ce que m'a expliqué la psychiatre chargée de mon cas quand j'étais enfant. Je crois que, si je me rappelle clairement cette scène, c'est parce que je tenais absolument à faire bonne impression.

« Paul, tu peux m'appeler docteur A., d'accord ? » Son sourire me réchauffe de l'intérieur.

« D'accord. »

— Paul, est-ce que tu comprends ce qui est arrivé à tes parents ?

— *Oui, docteur A.*

— *Tu comprends que c'est un accident? Que ce n'est pas ta faute?*

— *Oui, docteur A.*

— *Regarde-moi, Paul. Tu n'y es pour rien.*

— *D'accord.*

— *Parfait, mon grand. »*

Elle portait un fin collier d'argent avec un petit pendentif en saphir apparemment ancien et assorti à la couleur de ses yeux. Je le revois posé sur sa peau et accentuant les ridules délicates de son décolleté. Elle était gentille et elle me mettait à l'aise.

* * *

Nous échangeons beaucoup ; beaucoup de jolis mensonges pleins d'espoir.

Au début de notre mariage, on était dingues l'un de l'autre, mon vieux, complètement tarés, deux gamins les yeux écarquillés, sidérés par ce qui nous arrivait. Et quels yeux elle a ! Sensuels, charbonneux, somnolents et pourtant futés ; j'étais sans défense devant eux. Et nous étions éperdument amoureux. C'était magnifique, c'était stupide, et j'étais persuadé – absolument persuadé – qu'ensemble nous pouvions surmonter tous les obstacles ; et c'est ce qui s'est passé, d'une certaine manière, je pense.

Rebecca et moi faisons l'amour pendant ce qui nous paraissait des jours et des jours. Je me noyais dans ses yeux, ma bouche fondait dans ses lèvres pleines, et ses longs cheveux balayaient nos visages.

« *Tu m'aimes ?*

- *De tout mon cœur, Madoo.*
- *J'ai tellement besoin de toi!*
- *Je suis à toi; je suis à toi tout entier.*
- *Mon amour, j'ai besoin que tu me fasses l'amour. »*

Le temps s'évaporait quand nous nous mélangions sous les draps, que nous partagions une douche ou que nous trouvions de nouveaux usages pour les meubles d'occasion qui s'accumulaient. Nous réussissions même à utiliser de façon grivoise ma petite collection de cravates. Le monde ne reprenait un semblant d'ordre que lorsque nous nous séparions à contrecœur, épuisés et repus.

* * *

Quand on est jeune et audacieux, tout est disponible; on a l'impression que le monde est emballé dans du papier cadeau: on a une jeune et splendide épouse, sexy comme tout et qui a une façon de parler qui nous laisse les genoux tremblants, mais sans nous mettre en danger; on se sent vulnérable, mais d'une vulnérabilité qu'on embrasse, qu'on laisse entrer parce que la relation est solide. Les liens du mariage sont impénétrables et protègent du monde extérieur.

De toute manière, on n'a pas besoin de protection, en réalité: tout va parfaitement bien par ailleurs. On dirige une entreprise de bâtiment prospère, les gens se précipitent pour construire des maisons; on a du mal à tenir la cadence face au nombre de projets en cours, mais, s'il s'en présente un de plus, comment refuser? On y arrivera; on est le roi; on est capable de faire tourner toutes ces assiettes en même temps.

On est même capable de trouver le temps de creuser des fondations, de les couler et d'installer les raccordements pour la maison de rêve qu'on bâtit pour sa magnifique épouse. Celle qui déchire tout au boulot, elle aussi. Et quand on la couche puis qu'on s'allonge sur elle, on voit à son regard qu'elle est aux anges. Et c'est communicatif – parce qu'après tout c'est vrai : c'est toi le chef, c'est toi l'homme, putain !

Et d'un seul coup tu te prends une beigne de la réalité, et tu as l'impression de recevoir un sac de boulons en pleine poire. Le marché s'effondre, la construction s'arrête, et tu te retrouves comme un con, incapable de réagir. L'afflux d'argent s'assèche tout d'un coup, et brusquement tu as une dizaine de projets à moitié terminés mais sans aucune perspective d'achèvement. Tu ne tiens plus les baguettes sur lesquelles tournaient les assiettes. Par pure malchance et mauvais timing, tu es complètement baisé ; tu as un max de fric investi et aucune prévision de rentrée. Tes ambitions sont revenues te hanter.

Et ton ego vient vous tarauder tous les deux. Ta femme est compréhensive ; elle te soutient, elle compatit et elle écoute. Mais elle ne peut écouter que ce que tu lui dis, et tu ne lui dis pas tout, n'est-ce pas ? Tu ne lui avoues pas ce qui te ronge les tripes, ce qui t'empêche de fermer l'œil alors que tu restes immobile dans le lit pour qu'elle te croie profondément endormi. Tu ne veux pas l'accabler de tout ce qui te pèse ; d'ailleurs, pourquoi ? C'est toi le mec, merde ! Enfin, jusque-là.

On t'a balancé dans une autre réalité, et ça fait un mal de chien. Ta ravissante épouse, elle, si charismatique qu'elle serait capable de vendre de la laine à un

mouton, fait un carton à son travail – et en plus profite à plein des avantages en nature auxquels il lui donne droit. À un moment, l'idée te vient, de façon à la fois drôle et morbide, qu'il y a peut-être un rapport. L'économie est en berne et les gens se jettent sur les ansiolytiques comme des perdus. Le destin a peut-être le sens de l'humour, va savoir.

Tu restes chez toi et tu cherches le moyen de relancer ta carrière ; tu cours, tu grattes, tu contactes ceux qui pourraient accepter ton appel ; tu t'évertues à trouver une solution, n'importe laquelle, mais ton regard se perd dans le vide. Et tous ces trophées voyants, scintillants sur la cheminée ? Ils te regardent. Ces hommages aux chiffres de vente de ta femme et à sa supériorité dans son domaine ? Ils te regardent de tout leur haut, ils te jugent, ils te prennent en pitié ; ils se demandent quel genre d'homme tu es.

Il faut un moment avant que tu comprennes, mais le coup n'en est pas moins rude : c'est ta femme qui gère tout, parce que tu n'en es plus capable ; la femme que tu appelles affectueusement Madoo – ta colombe – doit s'occuper de toi parce que tu ne peux plus être un homme. Tu n'as jamais été du genre à te laisser abattre, mais là, tu as très envie de pleurer sur ton sort, non ? Et ça la mine petit à petit, c'est sûr ; à ta propre surprise, tu es soulagé que vous ayez refusé d'ajouter des enfants à l'équation.

Elle ne le dira jamais, mais tu le lis dans ses yeux. Elle est un peu plus hésitante avec toi, comme si elle s'adressait d'abord à ton amour-propre ; elle te laisse plus l'initiative, et ça ressemble à une concession. Naguère vous suiviez les pas de la dance sans accroc,

avec fluidité, mais tu sens à présent qu'elle s'oblige à te laisser mener. Et, quand vous arrivez à faire l'amour, elle ne te regarde plus dans les yeux comme avant et tu as le plus grand mal à lui rendre son regard. Une rigidité s'insinue dans ses membres, elle ne s'ouvre plus à toi comme naguère, elle ne te reçoit plus en elle avec le même abandon. C'est comme si vous flottiez en parallèle l'un à l'autre.

Tu commences à te demander ce qu'elle fait encore avec toi, pourquoi elle ne t'a pas déjà quitté. Elle a la tête ailleurs, et les yeux aussi, sans doute ; c'en est au point où tu t'étonnes qu'elle reste, puis où tu la juges faible de rester. Pourquoi refuse-t-elle de s'en aller ? Tu serais déjà parti à sa place. Qu'attend-elle ?

Tu t'efforces de projeter les signes extérieurs d'un mariage sain, fonctionnel ; respect mutuel, soutien, prévenance. Ces attitudes existent toujours, mais un élément s'y est mêlé sournoisement, qui érode les limites de votre relation et la ronge au cœur ; vous le sentez dans votre quotidien, mais vous n'avez pas la capacité – ou la volonté – d'y remédier, et votre vie sexuelle en pâtit. Tu en es arrivé au point où tu n'as plus envie de faire l'amour avec elle ; il te faut quelque chose de cru, de plus animal, pour combler ton besoin.

* * *

Je n'aurais pas dû sortir avec Sheila ; mais on ne se rend sans doute compte de ses erreurs qu'*a posteriori*. Ce n'était pas mon intention, mais c'est ce qui s'est passé. Quand nous avons fait connaissance, j'étais au chômage depuis deux ans et j'essayais toujours de

retrouver la voie de la réussite. Ma promenade journalière jusqu'à la baie en compagnie de Duff me sortait de la prison qu'était la maison et m'aidait à me concentrer, ce qui me rapprochait de ma grande idée à venir, mais qui m'échappait toujours d'un rien.

Sheila habitait quelques rues plus loin, et elle sortait souvent son chien à l'heure où Duff et moi nous dérouillions les jambes ; elle attachait ses cheveux blond cendré en un vague chignon et paraissait toujours d'une élégance qui ne lui demandait aucun effort. Elle avait quelques années de moins que moi et elle irradiait une énergie qui m'attirait. J'avais noté ses horaires de sortie, et, après quelques jours où nous avons échangé des saluts de la main, je me suis arrêté pour lui parler.

« Bonjour.

— Salut ! Comment s'appelle ce grand toutou ?

— Duff. »

Quand elle s'est penchée pour le caresser, elle a laissé voir un peu de dentelle là où son soutien-gorge dépassait du col de son t-shirt. « Salut, Duff ! Tu as l'air adorable. Et qui est ce grand toutou-là ? » Elle lève vers moi des yeux d'un bleu liquide qui étincellent de malice.

« Paul ; c'est Duff qui a un cerveau ; moi, je suis le gros bestiau pas très futé de la paire. » Je me suis efforcé de lui rendre son regard.

Elle a eu un sourire en coin, et son gloss a brillé sous le soleil. « Au moins, vous ne bavez pas, Paul ; ne vous rabaissez donc pas comme ça. » Elle m'a regardé encore un moment dans les yeux, puis elle m'a tendu la main. « Sheila ; elle, c'est Molly. »

Elle avait une poignée de main chaude et ferme. Les chiens avaient fini de se renifler, et, comme je me baissais pour caresser son labrador noir, j'ai remarqué que Sheila cachait sa bague de mariage de la main droite. À cet instant, un changement s'est produit en moi.

Nous nous retrouvions chez elle quand son mari n'était pas en ville et que les chiens couraient dans le jardin, et nous faisons des choses qu'avec Rebecca nous ne faisons plus depuis des lustres, avec une ardeur et un abandon que je ne connaissais plus depuis des années. Sheila me regardait, me touchait, me révérait comme autrefois mon épouse, et je me suis laissé aller à croire qu'elle avait plus d'importance pour moi qu'elle n'en avait en réalité. J'en ai été convaincu pendant quelque temps.

REBECCA

Avant

Je n'avais pas prévu de coucher avec un homme marié.

J'ai fait la connaissance de Paul lors d'une journée portes ouvertes à Woodstock un an à peine après avoir obtenu mon diplôme. Mes finances ne me permettaient pas d'acheter une maison, mais je passais mes week-ends à étudier les annonces immobilières des villes assez proches pour pouvoir m'y rendre en train, mais assez éloignées pour me donner un moment l'impression d'entrer dans une nouvelle vie. Quand je marchais le long d'une route de campagne bordée d'arbres ou que je regardais l'océan lécher le rivage, je voyais ce que pouvait être ma vie : calme, sûre et heureuse ; des journées remplies de pique-niques en famille, de promenades à vélo, de châteaux de sable à la plage, une maison couverte de neige et de guirlandes lumineuses de Noël. Toutes les images mentales de l'existence que je n'avais pas eue, mais que je voulais. J'en avais assez d'attendre qu'elle commence.

Je suivais le périmètre d'un de ses premiers grands projets en écoutant le courtier décliner la liste des commodités du superbe chalet de style Arts & Crafts quand il est sorti du bois, au fond de la propriété. Il s'est avancé sur la pelouse d'une démarche tellement assurée que la tête m'en a un peu tourné ; je n'avais jamais vu un homme aussi beau en vrai ; la calvitie ne menaçait visiblement pas son épaisse tignasse brune, et son sourire chaleureux révélait un léger écart entre ses dents de devant, trait qui pour moi était aussi sexy qu'un physique harmonieux. Encore un détail à son avantage.

Il a fondu sur moi et m'a prise par le bras ; le courtier agacé s'est interrompu à mi-phrase. J'ai commencé à crépiter quand il a saisi ma main et l'a passée sous son coude.

« Vous aviez l'air d'avoir besoin de secours.

— Plus que vous ne l'imaginez !

— Ravi de pouvoir vous rendre service. »

Comme il ne faisait pas mine de me lâcher, je me suis accrochée à lui pour affirmer mon droit sur lui. Jamais le contact d'un parfait inconnu ne m'avait autant électrisée ; mon cœur battait si fort qu'il devait le sentir à travers mes muscles, ma peau et le tissu de nos vêtements. J'attendais qu'il reprenne la parole ; j'avais trop peur de dire une bêtise, et je m'étonnais qu'il parvienne à susciter chez moi une timidité que je ne me connaissais pas.

« Alors, qu'en pensez-vous ? Vous êtes amoureuse ? »

J'ai pâli puis j'ai éclaté d'un rire que j'ai tenté de dissimuler en quinte de toux. De la tête, il a indiqué la maison, et je me suis reprise.

« Oui ! Je suis amoureuse ; je l'adore.

— Et votre mari, est-il dedans ?

— Je ne suis pas encore entrée. C'est peut-être mon jour de chance, aujourd'hui.

— Oui, on dirait. » Son aisance et son assurance m'hypnotisaient. « J'adore cette maison, mais... »

Il a porté la main à son cœur, mimant une crise cardiaque ; j'ai été soulagée qu'il me tienne encore de l'autre. « Mais ?

— Elle est beaucoup trop grande pour une simple personne seule.

— Je n'ai pas l'impression que vous fassiez partie des personnes *simples* ; mais je suis ravie d'apprendre que vous êtes une personne. »

Je ne savais pas s'il m'avait vue suivre des yeux sa main gauche qu'il glissait dans la poche de son manteau ; j'avais déjà remarqué son anneau, mais, vu la tournure des événements, j'avais l'impression que ça n'allait pas poser un problème insurmontable.

« Et vous ? Vous êtes amoureux ?

— Un vrai coup de foudre. »

Il m'avait alors tiré par le bras pour m'emmener plus loin, et j'avais grimacé de douleur.

« Pardon ! Tout va bien ? » Il était sincèrement inquiet, ce qui ne faisait qu'ajouter à sa séduction.

« Oh, vous n'y êtes pour rien ; c'est une blessure d'enfance qui resurgit de temps à autre. » Je lui avais tendu mon autre main pour l'inviter à m'entraîner où il voulait.

« Je suis soulagé ; je ne me le serais jamais pardonné. Je vais devoir passer le reste de l'après-midi à vous protéger. »

Quand il m'avait embrassée, j'avais senti mes genoux fléchir, et il m'avait rattrapée adroitement comme si des femmes s'évanouissaient régulièrement dans ses bras. Il m'a prise par la main, a écarté une mèche de cheveux de mon visage, puis nous nous sommes dirigés vers les arbres, loin du reste du monde. Je me suis laissé guider sans l'ombre d'une hésitation ; il pressait ma main tous les quelques pas, comme un message en morse, et j'y répondais.

* * *

Plus tard, alors que tout le monde était parti et que nous avions fait l'amour, il m'avait dit qu'il était venu mettre la touche finale, un petit cœur en fer forgé qu'il avait fabriqué ; c'était ainsi qu'il signait sur ses projets : il créait un objet en métal qui parlait aux futurs occupants. Mais, ce matin-là, il avait appris que leur mariage n'avait pas duré assez longtemps pour qu'ils s'installent dans la maison qu'il leur avait construite ; il m'avait alors donné le cœur en disant que, puisque leur amour était à prendre, autant qu'il soit à nous.

* * *

Après

Le bureau de Paul est tellement bien rangé que je sais que quelque chose ne va pas ; c'est l'ordinateur de quelqu'un de concentré et d'ordonné ; or, Paul a peut-être retrouvé son talent pour la vente, mais certainement pas pour l'organisation – c'est du moins ce

que je crois. Une partie de moi se demande s'il a reçu de l'aide pour cette remise en état, peut-être de la part de quelqu'un de jeune et d'empressé. J'écarte cette idée d'un quart de Xanax en sachant pertinemment que j'ai déjà doublé ma dose maximum pour la journée ; je n'en prends jamais autant, sans quoi Paul s'en rendrait compte et ne le verrait pas d'un bon œil. Mais aujourd'hui je me contrefous de ce qu'il pourrait approuver ou non.

Ses dossiers se répartissent en deux colonnes : à gauche, ses divers biens qu'il a en location depuis le début de sa société et organisés par adresses ; à droite, ses mandats en cours. Et un dossier à l'écart, à l'adresse de Cold Spring Harbor.

Je survole les fichiers de gauche car je sais que je n'y trouverai pas d'argent, qu'il soit à nous ou non. J'avale mon champagne et je ravale ma déception devant les icônes symétriques qui contiennent chacune la maison de rêve d'un client qui ne verra jamais le jour. Je clique sur le dossier de nos douze mille mètres carrés de Cold Spring Harbor ; il ne contient que l'acte de propriété. Je suis surprise que cette absence de contenu soit aussi douloureuse.

Paul a acheté le terrain en guise de cadeau de mariage ; le soir des noces, nous avons monté une tente sur la propriété et, grisés de bonheur, nous avons dessiné le rez-de-chaussée de notre maison sur le carton à pizza où se trouvait notre dîner ; nous nous sommes fait la promesse de verser tout l'argent que nous pourrions économiser sur le compte joint que Paul a ouvert à nos deux noms ; renoncer à notre lune